

L'approche behavioriste

MARC RICHELLE

Il est courant aujourd'hui de faire passer le behaviorisme pour une étape utile mais définitivement dépassée de la psychologie. Pourquoi dès lors lui faire une place dans une réflexion sur l'explication, sauf à lui rendre un hommage historique et à rappeler ses erreurs pour éviter que l'on y retombe ?

Les diverses perspectives représentées dans ce volume fournissent pourtant, s'il n'en était d'autres, quelques raisons de s'obstiner dans la voie ouverte au début du siècle par Watson, précédé d'ailleurs par Pavlov et Piéron. Une préoccupation primordiale du behaviorisme était et demeure de fonder une discipline scientifique *sui generis*, se donnant pour objet le comportement, partageant ses grandes règles méthodologiques avec les autres sciences, mais décidée à ne pas éluder ses problèmes propres tantôt en se hissant dans les modèles formels, tantôt en ramenant son analyse au niveau physiologique, tantôt en perpétuant les schémas de la psychologie philosophique. Du côté des mathématiques, il nous est rappelé que les modèles mathématiques, au sens fort, sont assurément prématurés dans la plupart des cas où l'on serait tenté d'y recourir, cependant que la suggestion nous est faite, par les physico-chimistes de l'école de Prigogine, de poursuivre à notre niveau propre l'examen de certains aspects du réel qui échappent aujourd'hui complètement à leurs outils d'analyse, et dont l'explication pourrait bien un jour féconder

la recherche physique. D'autre part, en dépit des efforts raffinés de certaines philosophies pour pénétrer les faits du langage, par exemple, on ne peut que se convaincre de la fécondité supérieure d'une approche behavioriste face à un même objet.

Que les courants behavioristes n'aient pas jusqu'ici abordé avec succès tous les problèmes qui se posent au psychologue ne peut raisonnablement servir d'argument pour déclarer le behaviorisme inadéquat ni pour soustraire de son champ, *a priori*, certains problèmes réservés — lesquels correspondent souvent aux retranchements de la spécificité humaine menacée par la mainmise scientifique, tels l'univers symbolique, la créativité, l'intention, etc. Si l'on veut bien prendre le behaviorisme pour ce qu'il est, c'est-à-dire une perspective méthodologique, non une théorie psychologique, il n'est pas utile d'en dénoncer les insuffisances sans en avoir fait la preuve. Il n'est pas possible de prédire où aboutira une voie scientifique, et comme nous le rappelait élégamment Francis Jacques, une méthode, une forme d'appréhension du réel peut, en cours de route, « lever de nouveaux objets », et soudain englober ceux-là mêmes que l'on prétendait lui échapper par nature. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire des sciences.

On ne tentera pas, dans les limites de cet exposé, de fournir une vue générale sur le problème de l'explication dans l'ensemble du mouvement behavioriste. En effet, sous cet angle, les diverses formes de behaviorisme présentent, à côté de points communs, des divergences fondamentales. Ainsi, l'ambition d'un Hull d'établir une science hypothético-déductive du comportement est-elle à l'opposé du souci de Skinner de fonder les progrès de la psychologie sur l'accès direct aux comportements. Ainsi encore l'empirisme, s'il sous-tend la plupart des conceptions behavioristes, n'est-il pas strictement comparable chez Watson, chez Tolman, chez Skinner. Les notes qui suivent se limitent au point de vue skinnérien, qui est sans doute la version de behaviorisme la plus élaborée, la moins naïve et la plus influente aujourd'hui.

Lorsqu'on aborde des questions épistémologiques, on s'intéresse généralement, à l'instar des épistémologues de métier, au fondement des données recueillies par l'homme de science, à leur portée, à leur validité, à la pertinence et à la correction des jugements et raisonnements par lesquels il les classe, les

ordonne, les interprète. C'est là un propos légitime. Mais nous pouvons aussi, de façon plus terre à terre, dans une perspective plus proche des préoccupations de l'historien des sciences que de l'épistémologue, nous interroger sur la façon dont travaille l'homme de science, sur les conditions de ses progrès. Il est rare que le chercheur se réfère explicitement aux réflexions de l'épistémologue. Très pragmatiquement, l'*explication* dans une science correspond à certaines formes d'activité de ceux qui la pratiquent, formes caractéristiques de certaines phases de leur démarche, et qui se révèlent utiles à leur démarche ultérieure. Que l'on distingue des niveaux de l'explication, de l'essai taxonomique le plus élémentaire à la formalisation mathématique, ou que l'on oppose des formes d'explications comme le faisait ici même Jean Paulus en évoquant l'irréductible opposition des familles d'esprit rationaliste et positiviste, c'est toujours, en dernier ressort, à des conduites des scientifiques que l'on renvoie. N'est-ce pas merveille que la science se poursuive en dépit ou à cause de la persistance des grandes oppositions qui alimentent l'épistémologie ? On tirerait sans doute profit à pousser plus avant l'examen des conduites des hommes de sciences afin d'éclairer l'épistémologie, comme Piaget l'a fait par ses descriptions développementales. C'est là un projet typiquement behavioriste.

Le behaviorisme, on l'a rappelé plus haut, n'est pas une théorie du comportement, mais une position méthodologique. En tant que telle, il s'oppose à diverses approches ou théories psychologiques, à diverses tendances explicatives dans la mesure où elles s'assignent des exigences méthodologiques moindres, ou encore éludent les problèmes spécifiques d'une science du comportement. Parmi ces approches, théories ou tendances, rappelons notamment :

— Les théories hypothético-déductives, dont le modèle le plus ambitieux a été la théorie de Hull, que rien ne justifie dans un domaine où l'accès aux données de fait est possible (ce qui ne veut pas dire facile). De telles entreprises sont d'ailleurs généralement hors de proportion avec les faits actuellement disponibles susceptibles de les confirmer ou de les infirmer, et elles exposent à rechercher les faits significatifs dans la mauvaise direction. Si des théories comme celle de

Hull ne sont pas nombreuses, la psychologie regorge, par contre, de petites théories hypothético-déductives où, au départ de quelques faits d'observation, on enchaîne des raisonnements *sans retour au réel*.

— Les théories mentalistes, qui font appel à des entités mentales inférées comme sources des comportements. Un exemple classique est celui de la notion de besoin, et de l'abus qui en a été fait (l'acte agressif s'*explique* par le besoin d'agression, la conduite imitative par le besoin d'identification, la conduite sociale par le besoin d'affiliation, etc.). De telles entités sont stériles dans l'explication. Il ne s'agit nullement de *constructs* nécessaires à la poursuite de l'analyse, mais au contraire d'expédients qui la bloquent, dans la mesure où ils passent pour une explication.

On distinguera clairement de telles entités caractéristiques des théories mentalistes — et dont, comme le souligne Skinner, le défaut n'est pas d'être *mentales*, mais de couper court à l'investigation — et les *constructs* ou inférences qu'exigent l'examen des données d'observation ou d'expérimentation. Par exemple, les caractéristiques des performances mnésiques obligent à invoquer des mécanismes d'organisation, la mesure des temps de réaction de choix appelle certaines hypothèses sur le traitement de l'information perceptive, etc.

— Les approches implicitement dualistes bien que non mentalistes au sens donné à ce terme dans les paragraphes précédents. L'exemple le plus classique est celui du *behaviorisme méthodologique*, né de l'*opérationalisme* mis à la mode en psychologie à la suite des travaux de Bridgman en physique. Cette approche admet la dissociation *esprit-comportement*, ce dernier n'étant que la manifestation du premier, lequel est et demeurera inaccessible. L'esprit reste cependant le véritable objet de la psychologie, mais faute de l'appréhender directement, il faut se contenter d'aborder son expression observable. On se résigne ainsi à laisser une zone inaccessible à l'analyse scientifique. Pour le behaviorisme radical, au contraire, la tâche d'une analyse scientifique est précisément de relever ce défi d'inaccessibilité. L'histoire de la physique comme de la biologie abonde en exemples attestant l'évidente relation entre un progrès décisif et la solution d'un problème d'accessibilité (les étapes successives des techniques de grossissement

optique, ou des procédés de pénétration de l'organisme vivant).

— Les approches physiologiques auxquelles nous reviendrons plus loin.

Pour le behaviorisme, expliquer le comportement c'est essentiellement établir des relations entre variables, identifier les variables dont le comportement est fonction, par une observation ou une expérimentation directe sur le comportement. Il va de soi que de nombreuses recherches réalisées en dehors du cadre du behaviorisme répondent à la même préoccupation : un chercheur piagétien, un psycholinguiste cognitiviste, voire un psychanalyste, dans la plupart de leurs démarches observationnelles ou expérimentales ne visent à rien d'autre qu'à établir des relations entre tel comportement et certaines variables. Ceci, loin d'affaiblir la position behavioriste, confirme au contraire l'idée que, du jour où son option méthodologique aura prévalu, il n'y aura plus lieu de distinguer un courant behavioriste au sein de la psychologie.

L'insistance sur la recherche des variables dont le comportement est fonction distingue cependant l'approche behavioriste des écoles qui, en psychologie, accentuent la description structurale. Celle-ci n'est pas sans intérêt, mais elle n'épuise pas l'explication du comportement (non plus qu'elle n'épuise l'explication en biologie). Elle se tient bien en deçà de l'approche behavioriste. Analyse structurale et fonctionnelle sont complémentaires, mais la psychologie comporte nécessairement l'analyse fonctionnelle. Nous ne nous étendrons pas sur ce point capital, dont l'étude du langage offre une illustration particulièrement évidente.

Skinner a enfin, tout au long de sa carrière, fait une sorte de devoir au psychologue de situer l'explication, c'est-à-dire la mise en évidence de relations entre variables, sur son propre terrain, au niveau du comportement. Il a fait l'apologie répétée d'une science du comportement non réductible aux autres branches de la biologie, auxquelles elle n'apportera une contribution utile que dans la mesure même où elle aura résisté à la tentation de changer de plan. La séduction des disciplines biologiques plus développées est grande, en effet, pour quiconque étudie le comportement par les méthodes expérimentales. Elles offrent, du moins en apparence, plus de précision,

quelquefois plus de prestige, plus de sécurité intellectuelle. Le passage au physiologique, ou au biochimique, n'évacue pas vraiment le problème de l'explication du psychologique. D'ailleurs, les autres disciplines biologiques, dès lors qu'elles abordent les échanges complexes du système vivant avec son milieu, ont besoin d'une référence comportementale précise que seule une investigation psychologique est capable de leur fournir. Il n'est pas question ici de nier la nécessaire intégration des divers niveaux d'analyse en biologie, mais — et les grands maîtres de la biologie moderne sont unanimes sur ce point — cette intégration ne se ramène pas à une réduction, le problème capital étant précisément celui de l'émergence de formes nouvelles et de la complexification des fonctions et des structures qui les servent. L'articulation de la psychologie aux autres branches de la biologie ne soulève pas de problème radicalement différent de ceux que soulève l'articulation de la physiologie ou de la biochimie par exemple. Et cette articulation appelle et justifie des domaines frontières du savoir comme la psychophysiologie. Mais il suffit de recenser ce que la psychophysiologie contemporaine doit à l'analyse strictement comportementale pour se convaincre de ce que cette stratégie délibérée recommandée par Skinner, loin d'entraver les progrès d'une science biologique intégrée, en est au contraire la meilleure garantie. Le reproche d'ignorer la « boîte noire » est sans objet : la boîte noire a ses explorateurs, aussi nombreux que divers, auprès desquels les psychologues gagnent toujours à s'instruire, mais qui ne les dispensent pas de faire leur propre travail. La mise entre parenthèses de la boîte noire n'est qu'un parti pris méthodologique momentané.

Le behaviorisme skinnérien s'est aussi souvent vu accusé d'*antithéorisme*, corrélatif d'une croyance naïve en la possibilité de construire une science par accumulation de faits purs dégagés de toute idée. Skinner a maintes fois répondu à cette méprise (notamment dans Skinner, 1972, avant-propos), et nous ne reprendrons pas ici ses arguments. Soulignons toutefois que, dans son principe, l'analyse fonctionnelle qu'est nécessairement toute psychologie scientifique située d'emblée la recherche et l'explication à un niveau de complexité fort éloigné des faits purs (dont on s'accorde à dire qu'ils n'existent pas). Elle impose une conception des organismes comme *systèmes*, en

tant qu'individus, et dans leurs relations interindividuelles, systèmes dans lesquels le behaviorisme n'hésite pas à englober des choses que les approches structurales négligent complètement. L'exemple du langage est ici éclairant. A côté de la linguistique, limitant légitimement son objet à l'étude de la langue, d'une psycholinguistique dominée par les thèses structuraliste et cognitiviste s'attachant à l'analyse de la production et à la compréhension des énoncés, Skinner assignait d'emblée à la psychologie du langage la tâche de rendre compte de l'épisode verbal dans son ensemble, incluant locuteur, interlocuteur, contexte général, histoire des sujets en présence, etc. (Skinner, 1957). Il se situait simplement dans la logique de sa conception de la psychologie scientifique qui « se doit d'explicitier les relations entre les comportements et les variables qui les contrôlent afin de caractériser adéquatement un *organisme en tant que système* » et « de mettre au point la méthode appropriée pour étudier un tel système expérimentalement » (Skinner, 1971).

S'il n'y a donc pas de réductionnisme à un autre niveau de la biologie, s'il n'y a pas de réductionnisme à des aspects élémentaires du comportement qui négligerait la complexité de l'organisation, il y a une sorte de réductionnisme méthodologique à des aspects assez simples pour être traités expérimentalement dans l'état actuel de nos techniques. Une telle démarche laisse aisément l'impression que le psychologue se situe à un niveau depuis longtemps dépassé dans les autres sciences, qu'il est par ses stratégies de recherche comme par ses modes d'explication théorique plus proche de Claude Bernard que des biologistes modernes — mieux vaut ne pas établir ici de parallèle avec la physique. A côté d'approches plus ambitieuses ou plus prétentieuses, le behaviorisme peut paraître primitif. Mais une science jeune doit-elle poser le problème de l'explication au même niveau qu'une science plus avancée ? Est-ce refaire les erreurs de la physique ou de la biologie que de procéder aujourd'hui comme faisaient les physiciens du XVI^e siècle ou les physiologistes du XIX^e siècle ? N'est-ce pas plutôt reproduire les démarches les plus sûres pour progresser ? Gagne-t-on quelque chose à penser les problèmes comme feraient des physiciens ou des biologistes d'aujourd'hui ? Le niveau d'explication n'est-il pas dicté par le stade où l'on se trouve et ne faut-il pas accepter de paraître primitif

face aux autres sciences ? Il n'est pas exclu qu'une science, comme un organisme, ne puisse se soustraire à certaines séquences développementales.

Bibliographie

- SKINNER (B. F.), *Verbal Behavior*, New York, Appleton-Century Crofts, 1957.
— *L'analyse expérimentale du comportement*, trad. franç., Bruxelles, Dessart & Mardaga, 1971.

DISCUSSION GÉNÉRALE

Paul Fraisse. — Dans le débat présent, je me sens très proche des positions présentées par M. Richelle. Il y a entre Richelle et Skinner une grande différence. Richelle est un fervent défenseur du conditionnement opérant, mais il ne cherche pas à violenter les faits et cherche un système explicatif qui intègre tous les processus. Skinner, lui, est un théoricien et qui, surtout dans ses livres, se conduit comme un provocateur. Ainsi a-t-il créé bien des malentendus, mais si on sait le lire, sa pensée est assez nuancée. Peut-être n'était-ce pas une simple boutade quand il me disait la dernière fois que je l'ai rencontré — à la veille de sa retraite : « Maintenant je vais me consacrer à mon *inner-life*. »

D'une manière générale, en science, il faut prendre très au sérieux ce que les savants affirment, mais se méfier de ce qu'ils nient. Ce propos s'applique particulièrement à Skinner, mais Skinner n'est pas le thème central de notre discussion actuelle.

Que faut-il penser de l'approche behavioriste ? On confond trop étude du comportement et behaviorisme. Je hais ce dernier terme parce qu'il nous a fait beaucoup de mal. Il représente une *théorie* sommaire du comportement marqué par les propos excessifs de Watson qui s'inscrivent dans le contexte empiriste anglo-saxon. Je ne me reconnais pas dans cette tradition. Mes maîtres ont été Michotte, un gestaltiste sans dogmatisme, et aussi Piéron qui a été le véritable initiateur (en 1908) de la psychologie du comportement. Dans tout comportement il distingue trois moments : la situation, la réponse comportementale et entre les deux un système d'élaboration. Pour ma part, j'ai repris ces trois termes et j'ai seulement donné un nom à ce système d'élaboration en l'appelant la personnalité.

Alors, me semble-t-il, nous avons l'outil conceptuel qui permet de développer une psychologie du comportement sans référence au behaviorisme. Les oppositions de ce matin entre le behaviorisme qui serait représenté par Richelle et le constructivisme défendu par Cellerier et Bresson me semblent un peu vaines.

Je m'explique, et pour être mieux entendu des uns et des autres, je m'abriterai derrière Piaget. Dans son chapitre sur « L'explication en psychologie » écrit pour notre *Traité de psychologie expérimentale*, il distingue les différents types d'explications réductionnistes (psychogénétique, sociologique, physicaliste et biologique) qu'il ne repousse pas, mais il les distingue cependant des explications constructivistes. Nous y voilà ! Or, il en distingue trois types ; au premier niveau, il place justement les modèles du type théorie du comportement

avec prédominance de systèmes centrés sur l'acquisition de conduites nouvelles et il prend comme exemple Hull et Tolman.

Je suis d'accord avec Piaget. Il y a des niveaux d'explication du comportement et les psychologues, en fonction de leur formation et des problèmes qu'ils étudient, privilégient l'un ou l'autre. L'erreur est de les opposer les uns aux autres. Le développement de la science nous libère peu à peu de faux problèmes comme le montrent par exemple les progrès des études sémantiques qui rendent caducs les débats sur l'introspection dans les termes du XIX^e siècle.

L'essentiel dans ce débat est d'affirmer que l'objet de la psychologie est le comportement et, qui plus est, de dire que tous les psychologues, je dis bien tous, étudient le comportement, même ceux qui ne le reconnaissent pas comme les psychanalystes ou certains cliniciens. Evidemment, les psychologues se différencient les uns des autres par leurs systèmes explicatifs et aussi par leurs attitudes liées aux objectifs de leur pratique.

Notre tâche collective est d'identifier les relations entre les variables qui expliquent les comportements en nous défendant de mutiler la réalité. Là il faut penser physiologie, là sociologie, là acquisitions comportementales, mais il faut toujours admettre que ces variables ne jouent leur rôle qu'à travers leur intégration dans une personnalité qui va jusqu'à utiliser un système symbolique dans des conduites intentionnelles.

Partons des comportements et cherchons les systèmes explicatifs qui y correspondent. Suivant les comportements étudiés, tel ou tel système prendra plus d'importance, mais en définitive tous sont complémentaires.

Piaget le dit : Ne sommes-nous pas tous au fond d'accord avec un pluralisme qui s'impose, quels que soient nos champs d'investigation.

Discussion générale

Après l'intervention de Fraisse, Richelle rappelle que, pour le behaviorisme contemporain, il ne saurait être question ni de nier l'importance des variables physiologiques, ni de négliger la dimension sociologique. En ce qui concerne l'articulation du physiologique et du comportemental, Skinner, dans une première remarque, renvoie les variables physiologiques au physiologiste, car c'est à lui d'en rendre compte, mais quand le physiologiste s'interroge sur le rôle (sur la fonction) de ces variables, Skinner suggère qu'il aura nécessairement besoin d'une analyse comportementale autonome ; cette analyse, c'est au psychologue à la lui apporter. Quant à la dimension sociale,

son importance est tout aussi évidente. En effet, ce que le behavioriste tente de préciser dans ses analyses, c'est l'action sélective du milieu sur l'organisme ; or ce milieu, au moins chez l'homme, est très largement socioculturel. Et l'on sait qu'à ce propos, Skinner n'a pas hésité à hasarder quelques extrapolations audacieuses ! Bertelson considère qu'un des reproches majeurs qu'on peut adresser aux behavioristes est d'avoir abusivement rétréci le champ d'activité de la recherche en psychologie, d'en avoir en quelque sorte déterminé *a priori* les limites. Richelle accepte le bien-fondé historique de cette remarque, mais considère, d'une part, que ce rétrécissement est surtout dû aux positions théoriques de Hull et, d'autre part, que la qualité des méthodologies et des techniques de recherche mises au point par les behavioristes permet aujourd'hui de réintégrer de façon très utile ces domaines de recherches jadis négligés. Quant à Müller, fidèle à sa notion de la pluralité des objets en psychologie, il craint que la psychologie behavioriste ne mette en lumière que les conditions d'approches du comportement de l'« autre ». En psychologie clinique et en situation de pratique thérapeutique, c'est d'un autre sujet épistémique dont il est question. Enfin, de Guelder s'attache à cerner la portée d'une approche behavioriste de l'épistémologie. Si elle manifeste de l'intérêt pour l'idée avancée par Richelle d'une analyse behavioriste des comportements scientifiques, elle souligne qu'une telle approche sera elle-même conditionnée par les caractères propres à la méthodologie des behavioristes. Approche méthodologique dont les particularités sont liées à la conception de l'explication qui est à son tour dépendante d'une théorie de la connaissance. Autrement dit, l'approche behavioriste des comportements scientifiques est conditionnée en amont par ses propres présupposés théoriques.